

Gilles Fumey
22 avril 2007

Mes chasses en Afrique (Theodore Roosevelt)

Theodore Roosevelt, *Mes chasses en Afrique*, Montbel, 2006.

Après avoir été le plus jeune président des Etats-Unis à 42 ans, Theodore Roosevelt s'offre en fin de mandat en 1909-début 1910 un safari en Afrique. Le président est un calviniste, de souche hollandaise, passionné de nature (il a créé une réserve d'oiseaux en Floride et le parc de Mesa Verde) qui va chasser pour alimenter les collections de trophées animaux du National Museum. Il en ramènera de son expédition en Afrique de l'Est plus de trois mille.

A près de cent ans de sa première édition, cette leçon de chasse est un témoignage de premier plan sur la conquête coloniale, la chasse au gros gibier (qu'a bien racontée [X. de Planhol](#)) et, de ce fait, une part de ce « paysage animal » de la planète tel qu'il s'est constitué dans le temps.

Ce grand écart d'un siècle permet de mesurer le changement de perception sur les activités humaines, sur l'Afrique subsaharienne vue par le monde « blanc », sur la fascination qu'exerçait l'Afrique à cette époque. Au cours d'un débat au dernier Salon du livre 2007 à Paris sur « l'utilité des sciences humaines », on aurait dû offrir cet ouvrage au provocateur pour montrer quel travail considérable ces sciences « molles » ont accompli pendant le dernier siècle. Mais passons.

Un président américain ne voit pas le monde comme le commun des mortels. Il commente l'état du développement des transports qu'il emprunte pour se déplacer, vantant la qualité des chemins de fer qui permettent d'entrer plus avant dans ce continent massif. Il raconte son voyage en bateau, en étant sensible aux *British (sic)* ou aux Allemands planteurs qu'il a rencontrés avant d'arriver, *via* Suez, à Monbasa. Il apprécie les efforts des colons pour faire de l'Afrique le « pays de l'homme blanc ». Ce qui nous vaut de longs paragraphes argumentés sur les mérites des races, sur la colonisation, sur les « naturels » (on aurait dit les autochtones) qui sont des « païens », voire des « sauvages ». Tels ces Wakabambas qui fascinent Roosevelt et qui, dans une géographie sélective des races, se distinguent des autres indigènes « pacifiques », voire des Masaïs « belliqueux ». Certains rejoignent les « ranchs » où les « progrès » ravissent l'homme politique, surtout lorsqu'il constate que les Boers et les *British* s'entendent sur le projet économique colonial. Roosevelt se félicite de la protection des paysages par les « parcs pour épargner des coins de nature ».



Le safari de Theodore Roosevelt

Source : <http://www.theodore-roosevelt.com/t...>

Le livre est foisonnant d'anecdotes où se mêlent la surprise, la joie d'avoir déjoué le destin et frôlé la mort, les atrocités des récits de gens déchiquetés par les lions ou écrasés par les pachydermes. Le chasseur est un conteur qui aime la vie, qui tutoie la chance, le feu, la mort, un aventurier qui aime se mesurer à l'inconnu, ici les animaux bien sûr, mais aussi les paysages souvent comparés à ceux des Etats-Unis.

Roosevelt est un chasseur qui respecte tous les codes d'honneur de la chasse (cf. [Les territoires de la chasse en France et dans le monde](#)) : « le massacre du gibier est répréhensible » écrit-il pour évacuer toute idée de souffrance animale lorsqu'il chasse. Il chasse pour comprendre le monde animal qu'il aime décrire jusqu'au détail. Il est un bon éthologue, plein d'anthropomorphisme : une hyène est « lâche » car elle attaque lorsqu'on ne s'y attend pas, mais le rhinocéros à « la vue faible », tiré à bout portant, ne saurait faire du chasseur un « lâche ». Pour parler de ce gibier dangereux à qui on attribue plusieurs centaines de morts (« de Blancs ») dans les dernières années du 19^e siècle, il faut en avoir tué « pour en parler ». La chasse est une épreuve initiatique pour ceux qui ont survécu à tant de *guet apens* tendus par les animaux. Président ou pas, Roosevelt partage ses peurs devant les gnous, les lions, les hippopotames et les léopards. Les girafes, plus faciles à atteindre, sont admirées pour leur pelage, les laies sont observées comme de grosses consommatrices d'herbes... Des dessins d'hommes déchirés par un lion parvenu à arracher le bouclier du malheureux donnent une idée de l'atmosphère tendue de ces chasses qui ne sont jamais gagnées d'avance.

La chasse est aussi un rituel. Ce safari a mobilisé 250 porteurs, des explorateurs, des naturalistes, des boys, des coolies, des chevaux. Parmi ses proches, son fils Kermit qui s'avère être un excellent tireur. Le bivouac est organisé par des colons. L'attirail, ou plutôt l'arsenal, est impressionnant, le président disposant pour lui d'une Winchester à balles blindées, une Springfield, une 500.450 Holland à double canon, « arme superbe » offerte par des amis qui

ont droit de citation en fin d'ouvrage. C'est ainsi que chaque trophée est gagné avec bravoure et héroïsme mais aussi technologie. La légende n'est pas loin. Impalas, antilopes, pythons, lions, hippopotames, rhinocéros, éléphants, oryx, gnous bleus, buffles, *tommiés*, damalisques, tous autant craints que célébrés pour leur étrangeté qui confine, pour les chasseurs, à la beauté.

Roosevelt est aussi féru de géographie. Il décrit avec rigueur la savane, qu'il appelle en bon descendant Hollandais, le veldt. Les villages Kikouyou de la rivière Nairobi sont décrits comme des hameaux avec des « huttes en forme de ruches » et, dans la région, les populations « mahométanes », hindoues et africaines ne s'aiment pas. Chez les Masaïs, les pasteurs sont observés avec une curiosité distante (« armés de leurs lances et de leurs boucliers ») mais aussi fascination (de leurs corps, « on les eût dit détachés d'un bas relief égyptien »). Les danses de guerriers kikouyou à Néri, les danses funèbres chez les Nyikas, tout comme les passants des rues de Nairobi, rien n'échappe à la curiosité de Roosevelt dont on sent qu'il aime juger, comprendre, dominer son sujet. Il décrit assez justement les rivières, la topographie des déserts (« pays de la soif »), les lacs (Naivacha, Nyanza) et leurs hérons, aigrettes, goliaths, francolins et cormorans. Sur le plateau d'Uasin Gishu, non loin du lac Hannington, les relevés sont toujours précis.

Un troupeau, un arbre isolé, le mont Kilimiaku, des buffles sur les bords du Kamiti, toute image un peu nouvelle donne à Roosevelt les accents de la poésie, de la philosophie et peut le conduire à la religion et ses vues sur la Création.

Quand Theodore Roosevelt, prix Nobel de la paix, mourut neuf ans après son retour aux Etats-Unis, les journaux écrivirent, sans doute pour rappeler cette chasse africaine : « le vieux lion est mort ». Il n'aurait pas détesté cet hommage.

Compte rendu : Gilles Fumey